

Chapitre 1

Andoni, de la ville de Saint-Esprit à Bayonne

« Ce siècle avait deux ans... » (poème de Victor Hugo, 1831) quand Andoni Arriaga naquit en 1802 dans un petit village, niché près de Lumbier, en Navarre, au sein d'une famille de propriétaires terriens.

Maite, son épouse, était issue de la noblesse terrienne. Elle avait épousé Andoni, viticulteur-éleveur et voisin apprécié de ses parents, par amour. Il lui était apparu comme un homme sérieux, fidèle, aux pratiques saines et bourreau de travail. De son côté, la famille d'Andoni était réputée pour la production d'un vin apprécié non seulement des habitants de la Navarre, mais aussi, grâce aux échanges commerciaux *via* Pampelune, bien au-delà des frontières régionales. Lorsque la saison des vendanges arrivait, des attelages de mules transportaient les précieuses barriques

jusqu'aux ports de Pasajes et de Bayonne, assurant ainsi la diffusion de leur produit auprès d'une clientèle souvent éloignée.

Andoni, encore étudiant à l'université d'Oñate, se destinait à une carrière juridique lorsqu'un tragique accident bouleversa son avenir. En effet, son père, qui dirigeait le domaine viticole familial, fit une chute mortelle en tombant d'une charrette, sa tête heurtant violemment une dalle en pierre. Après cet événement, Andoni abandonna ses études et prit les rênes du négoce familial. En tant que jeune chef d'entreprise, il parcourut l'Europe, voyageant de Pasajes à Amsterdam, et de Barcelone à Milan, à Paris et à Vienne.

Au cours de ses déplacements, il s'intéressa aux mouvements d'émancipation qui se développaient partout en Europe. En Italie, pays occupé par l'Empire autrichien, alors qu'il traversait Milan pour négocier une vente de vin, il fit la rencontre de Giulia. C'était la sœur d'un jeune juriste qui animait un groupe clandestin nommé les *Carbonari**. Cette idylle avec Giulia fut brève, mais Andoni découvrit que ce groupe prônait l'indépendance de l'Italie.

Quelques années plus tard, de son mariage avec Maite naquirent trois enfants : deux garçons, Esteban, l'aîné, et Ander, ainsi qu'une fille, Amaia, la cadette.

La première guerre carliste (1833-1839)

Andoni prit part à la première guerre carliste* (1833-1839), s'engageant sous les ordres du général Zumalakarregi. Bien que membre d'une branche politique minoritaire (réformiste), Andoni prit rapidement des galons et fut nommé responsable du ravitaillement des vivres et des munitions.

Le roi d'Espagne Ferdinand VII avait désigné sa fille Isabelle II pour lui succéder, en contradiction avec la loi salique qui interdisait aux femmes de monter sur le trône.

À la mort de Ferdinand, son frère don Carlos estima que c'était à lui de régner. Ses partisans furent nombreux en Aragon, Catalogne, Navarre... et dans le reste des provinces basques pour défendre en outre les libertés basques (les fors) face aux libéraux espagnols, partisans de la régente Maria Cristina et de sa fille Isabelle II alors âgée de trois ans.

Très vite, les carlistes réunirent des milliers de combattants. Ils opéraient selon des tactiques de guérilla en évitant les affrontements en ligne, ce qui leur assura, au début, quelques succès.

Cependant, le conflit prit rapidement une tournure internationale avec la participation de l'Angleterre, de la France et du Portugal aux côtés de la régente Maria Cristina, mère d'Isabelle, contre les carlistes. À cette occasion, la Légion étrangère française, qui combattait en Algérie, fut également envoyée en Espagne par le roi de France Louis-Philippe afin qu'elle intègre officiellement l'armée espagnole* et se range

du côté de la régente. Face à cette coalition internationale, les carlistes, manquant de munitions, d'armes et de moyens humains face à la coalition internationale, furent contraints de battre en retraite.

Après la défaite des forces carlistes et bien que le traité de Bergara ait été signé, Andoni, redoutant des représailles, choisit de s'éloigner. Il partagea le domaine familial avec son frère cadet et prit la route vers Bayonne, emmenant avec lui son épouse et ses enfants. Il se promit, lorsque la situation serait stabilisée, de faire acheminer certains meubles de famille auxquels il tenait particulièrement. Il savait pouvoir compter sur l'aide de son frère Ander, resté au pays.

Il y eut trois guerres carlistes entre 1833 et 1876 qui firent environ 500 000 morts. Après quatre ans de guerre, le 28 février 1876, Charles VII fut vaincu et s'exila en France. Le même jour, le nouveau roi d'Espagne Alphonse XII entra à Pampelune.

Après la fin de cette guerre, les chartes basques (*fueros/foruak*) furent abolies, déplaçant les douanes frontalières de l'Èbre vers la côte atlantique.

Un domaine à l'abandon

Sur les conseils d'un ami navarrais récemment exilé lui aussi, Andoni vint s'établir à Saint-Étienne, dans le quartier de Saint-Esprit, non loin du château de Sainsontan.

Sur le plateau dominant l'Adour, Andoni découvrit une propriété composée de terres agricoles, d'un espace boisé et d'une maison d'habitation jouxtant un corps de ferme. Abandonné depuis la bataille de Bayonne en 1814, le domaine portait encore les stigmates de cet affrontement. Autrefois, il avait accueilli une batterie, dont les canons étaient orientés vers Mouguerre et abrité des combattants durant le blocus.

Les lieux conservaient des vestiges marquants : un corps de ferme déserté et une demeure fortement endommagée.

Déjà échaudé par le rétablissement de la monarchie absolutiste de Ferdinand VII (1824), Andoni, fuyant les tumultes de la guerre carliste, espérait y reconstruire sa vie.

Il se mit immédiatement à l'ouvrage pour rénover le domaine, en commençant par le corps de ferme qu'il souhaitait restaurer à l'identique. La maison d'habitation, en revanche, lui posa davantage de difficultés, car il fallait trouver des matériaux adaptés au style de construction d'origine.

La bâtisse avait été édifiée au XVII^e siècle selon un modèle typique de la région : une façade principale, garnie de fenêtres et orientée plein sud (côté soleil), et une autre, sans fenêtres, tournée vers l'ouest (côté vent et pluie).

En plus du rez-de-chaussée, la maison comptait un premier étage, un second et un grenier. Le toit à deux pentes inégales laissait dépasser la cheminée qui perçait la couverture en tuiles canal.

Ravi de constater que la maison était solide, Andoni se félicita de la qualité de sa construction. Elle avait été érigée sur un sol stable et témoignait d'un excellent travail de charpentier, notamment grâce aux assemblages de poutres en chêne pédonculé, pour les plus longues.

À l'origine, les murs étaient en torchis – un mélange de paille et d'argile – mais le remplissage avait été remplacé par de la brique, disposée horizontalement entre les pans de bois ou en forme de feuille de fougère, faute de briques assez courtes.

Au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine, la salle à manger et le salon ; les chambres des maîtres et des enfants occupaient l'étage, tandis que les domestiques résidaient à l'étage du grenier habitable, accessible par un escalier étroit et raide.

L'entrée principale donnait sur une grande salle éclairée par deux fenêtres, de part et d'autre de la porte. Celle-ci était initialement conçue pour loger une voiture d'attelage ou une charrette, mais Andoni décida de la transformer en salon pour accueillir ses invités. Elle devint ainsi le grand salon de la maison.

À gauche, la cuisine s'ouvrait sur l'espace central. Elle possédait une grande cheminée où trônait une *tupiña*¹, une marmite suspendue à la crémaillère, alimentée en bois et

1. *Tupiña* (prononcer toupigna) : marmite.

flanquée de chenets en fer forgé. Le feu y brûlait du matin au soir, réchauffant la pièce et cuisant les plats.

Près du foyer, un banc-coffre à deux places avec dossier et une tablette rabattable au centre (un cadeau de Johaïne, l'oncle d'Andoni, menuisier-ébéniste de la vallée de Roncal) offraient un coin de détente ou de jeu, pour déguster un plat ou jouer une partie de cartes avec un partenaire. Un coussin recouvrait une partie du banc. C'était la place favorite de Pitxitxi, le chat au pelage noir et blanc. Il ne manquait pas de venir exhiber à ses maîtres, réunis devant l'âtre, les souris qu'il venait d'attraper.

Sous le banc, Andoni gardait toujours à portée de main des cartes de *mus*². C'était là, au coin du feu, qu'Andoni se plaisait à lire les journaux : *La Sentinelle des Pyrénées* en français, *La Gaceta* en espagnol, et *Zazpiak Bat* en basque.

La cuisine était séparée de la salle à manger par une porte-fenêtre à double battant, qui s'ouvrait sur une terrasse abritée sous un auvent. Maite, la maîtresse de maison aimait y recevoir ses amies lors des belles journées d'été. Une jolie nappe à rayures, typique du Pays basque, recouvrait la table rectangulaire aux coins arrondis. Juliana, la servante, assurait le service avec diligence. Elle servait des *kauserrak*³ délicatement préparés par Maite, passionnée de cuisine et de

2. *Mus* (prononcer mouche) : jeu de cartes du Pays basque qui combine les règles du bridge et du poker.

3. *Kauserrak* (prononcer caouchéraque) : beignets.

pâtisseries. Les invitées les dégustaient avec plaisir, échangeant quelques rires et compliments.

Non loin de là, les enfants jouaient au croquet : le but du jeu était de faire passer des boules en bois à travers des arceaux en les frappant avec un maillet. À l'issue de la partie, un chocolat au lait accompagné de churros attendait les enfants.

Attenante à la cuisine, une petite pièce dotée d'une fenêtre ouvrant sur la cour de la maison faisait office de souillarde. C'était là qu'on lavait la vaisselle, qu'on entreposait des denrées ou qu'on préparait des plats.

À droite de la grande salle, Andoni aménagea un bureau de forme rectangulaire, éclairé à l'est par une large fenêtre et doté, à l'ouest, d'une porte-fenêtre donnant sur le jardin. Une cheminée au linteau de marbre se détachait, avec des chenets où de grosses bûches attendaient de flamber. Sur le linteau, une pendule à thème de marine en bois doré faisait entendre sa mélodie toutes les heures. C'était un lieu de mémoire, où Andoni avait rassemblé divers objets et souvenirs.

Les murs étaient ornés de cadres : des peintures illustrant des scènes de la vie paysanne et des paysages de la Navarre. Une grande carte géographique représentait les provinces basques, accompagnée des variantes linguistiques (dialectes) :

– D'ouest en est, le biscayen prédominant autour de Bilbao, le guipuzcoan autour de Saint-Sébastien, tandis que le navarro-labourdin s'étendait de Bayonne au nord à la région

du Baztan, en Haute-Navarre au sud, vers Hasparren et Saint-Jean-Pied-de-Port, à l'est.

– Plus à l'est encore, le souletin était parlé autour de Mauléon, la capitale de la province de Soule, d'Esquiule jusqu'à la vallée de Roncal (avec quelques variantes locales).

Cette carte était une reproduction d'un tableau réalisé par Lucien Bonaparte, neveu de Napoléon I^{er} et linguiste renommé pour ses travaux sur la langue basque, l'*euskara*.

Enfin, des plaques de bois vernis, recouvertes de velours rouge, entouraient la pièce. Elles exhibaient les médailles et distinctions qu'Andoni avait reçues durant sa brève carrière militaire, achevée au grade de capitaine.

Des rayonnages massifs, faits de chêne clair et patiné, s'étendaient sur toute la longueur de la pièce. Ils étaient remplis de livres reliés en cuir, certains jaunis par le temps, d'autres encore plus récents, leur dos doré étincelant à la lumière tamisée qui filtrait par les rideaux épais.

Les livres écrits en latin côtoyaient ceux rédigés en espagnol (langue officielle). Quelques ouvrages rares étaient aussi écrits en français ou en anglais. Il y avait même, fait exceptionnel, quelques livres rédigés en basque dont une copie du livre de Bernat d'Etxepare : *Linguae Vasconum Primitiae* (*Les Premiers éléments de la langue basque*) ; il s'agit du premier livre imprimé en langue basque et publié à Bordeaux en 1545. Entre les rangées de volumes, des parchemins anciens, soigneusement enroulés et scellés de cire rouge, reposaient

dans de petites niches, comme des trésors cachés attendant d'être découverts.

Au centre de la pièce, une grande table de bureau de style Philippe II trônait majestueusement. Son plateau, orné de motifs floraux complexes, était complété par trois tiroirs : un de chaque côté, un peu profonds, parfaits pour contenir des papiers et objets personnels, et un tiroir plus mince au centre, idéal pour des lettres ou des documents plus discrets. L'ensemble évoquait l'image d'une pièce où se tramaient des affaires importantes. Les pieds, en forme de pattes de lion, apportaient à l'ensemble une touche de solidité et de majesté.

Un fauteuil assorti, avec son cuir vieilli, mais encore souple, était placé juste derrière, ses accoudoirs finement gravés de volutes délicates. Le tout conférait à la pièce une atmosphère solennelle et intemporelle, où chaque objet semblait renfermer une histoire à raconter. Ces meubles précieux, qu'Andoni avait particulièrement soignés lors du déménagement, reflétaient son attachement aux objets porteurs d'histoire.

Andoni était membre de la Société basque des amis du pays*, fondée en 1765. Cette association réunissait des réformistes parmi les plus importants de l'époque. Ils avaient pour la plupart souvent voyagé en Europe, ce qui était le cas d'Andoni. Leur objectif commun était de promouvoir la culture, les arts, les sciences, ainsi que les activités sociales et culturelles des provinces basques, tout en favorisant le

développement économique. Andoni, une fois installé à Saint-Esprit, continua à garder des liens avec cette société sous la forme de courrier qu'il recevait à son domicile de manière épisodique. Il se plut aussi par la suite à fréquenter un de ses voisins bayonnais qui professait des idées progressistes tandis que son fils marquera plus tard l'histoire de France. De même, Andoni fut-il ravi de côtoyer un souletin venu s'installer à Saint-Esprit, Augustin Chaho. Avec cet écrivain et homme politique, il partageait la même vision de l'avenir du Pays basque : la réunion des sept provinces dans une Europe unie. Chaho fut l'inventeur de la devise : *Zazpiak Bat*.

À l'étage, les chambres s'ouvraient autour du couloir. La plus spacieuse, orientée plein sud, était celle d'Andoni et de son épouse Maite. Les autres chambres étaient attribuées aux enfants : l'une pour Esteban et son frère Ander, une autre pour leur petite sœur Amaia. Une grande chambre à donner était aussi aménagée pour accueillir de la famille de passage. Une dernière pièce avait été aménagée pour Juliana, la servante.

Chaque chambre était équipée d'un lit en bois fabriqué par les ébénistes locaux. La tête de lit était ornée en son milieu d'une feuille d'acanthe sculptée dans le bois. Sur un côté du lit, on trouvait une table de nuit taillée dans le même bois comportant un tiroir et une porte, derrière laquelle se trouvait un vase pour uriner. Au-dessus de ce petit meuble, sur la tablette en marbre reposait un chandelier porte-bougie.

Une armoire à linge, pourvue d'une porte miroir, complétait l'ensemble. Près de la fenêtre, une petite table et une chaise permettaient de profiter de la lumière. Dans un coin, une table de toilette était recouverte de marbre et surmontée d'une vasque, d'un broc d'eau et d'un miroir inclinable pour les soins de toilette quotidiens. Au-dessus du lit, un crucifix en bois sculpté ajoutait une touche spirituelle à l'atmosphère de la chambre.

Près de l'entrée de la demeure, un puits en pierre de taille, équipé de sa poulie et de son seau, alimentait en eau la maisonnée. Non loin de là, dans sa niche, Txupi, le labrit de taille moyenne à la robe fauve, surveillait d'un œil distrait les oiseaux qui picorait les plates-bandes d'hortensias, à la recherche de vers.

Andoni fit réaliser un encadrement sculpté pour la porte d'entrée, sous la forme de deux pilastres ornés de feuillage, en hommage à l'habileté des tailleurs de pierres locaux.

Séparé de la maison principale, le corps de ferme, comprenant les granges, l'étable et l'écurie, fut reconstruit dans le respect d'une esthétique alliant harmonie et fonctionnalité, fidèle à la vision d'Andoni.

L'ensemble, situé près du chemin vicinal, exposé à la vue, soulignait l'importance et la grandeur du domaine, accueillant et ouvert, comme Andoni en avait toujours rêvé.

Andoni s'adonna d'abord à la production maraîchère dont le débouché naturel était le marché de Bayonne, sur les quais

de la Nive. Il cultiva un champ de maïs et se lança aussi dans l'élevage de porcs pour l'élaboration de jambons, de vaches et de bœufs pour le lait et la viande. Les mules et les chevaux étaient destinés à l'attelage. Pour compléter ce tableau, la ferme comptait une basse-cour (poules, canards, lapins) et une petite vigne, plantée sur un versant pentu bien exposé plein sud, face à l'Adour, qui produisait du vin de table pour la maison.

Andoni continuait à entretenir des liens étroits avec sa famille restée au pays natal, en particulier avec ses cousins et oncles installés en Haute-Navarre. Ces échanges familiaux avaient des répercussions pratiques, car ils concernaient des transactions commerciales importantes. Les Navarrais, réputés pour leur vin de qualité, envoyaient des caisses de rouge et de blanc à Andoni, notamment un vin complexe issu de cépages locaux rares, comme le tempranillo et le garnacha. En retour, Andoni envoyait des pièces de bois issues des forêts de chênes et de pins, particulièrement recherchées pour la fabrication de meubles et d'instruments traditionnels.

Les échanges se faisaient parfois au prix de longues négociations administratives et de lourdes formalités douanières. Les taxes sur le vin et les restrictions sur les produits forestiers imposées par les autorités locales créaient des complications. Les contrôles douaniers étaient particulièrement rigides et les documents nécessaires à la circulation des produits entre les deux régions étaient souvent source de confusions et de retards. Parfois, des contretemps dans les échanges obligeaient

Andoni à envoyer des lettres urgentes à sa famille pour demander des éclaircissements sur certaines formalités ou pour régler des problèmes de taxes imprévues.

Quant aux élevages ovins, la famille d'Andoni était en lien avec des éleveurs traditionnels de la Haute-Navarre, spécialisés dans la race des brebis latxa, dont le lait était utilisé pour fabriquer un fromage renommé dans la région, mais aussi avec ceux de la vallée béarnaise de Bedous et avec les Bas-Navarrais de la région de Garazi.

Les échanges de bétail se faisaient souvent sur des foires locales, mais les démarches administratives pour certifier l'origine et la qualité des animaux pouvaient prendre plusieurs semaines. Andoni, bien que très impliqué dans ces échanges, se contentait parfois de transmettre des informations à ses parents et cousins, plutôt que s'en occuper directement. Mais ces liens familiaux et commerciaux restaient essentiels pour le maintien de la prospérité de la famille à la fois en Navarre et dans les régions environnantes.

Du côté de la ferme, des poules picoraient le sol cherchant leur nourriture. Elles émettaient quelques tendres gloussements à la vue d'un ver, tandis que des caquètements s'élevaient de celles qui venaient de pondre un œuf. Le coq, lui, se juchait sur un monticule de terre pour signaler, par son chant, qu'il avait honoré une poule.

Tout près, une petite mare accueillait des canards. Tandis que la femelle traversait la petite étendue d'eau, suivie de